

Tom Lanoye

Esclaves heureux

roman
traduit du néerlandais (Belgique)
par Alain van Crugten



Éditions de la Différence

*Pour R. – ma lumière, ma vie – qui m'a tiré de la
glaise et m'a appris à voyager*

Il aimait ses tourments comme des ennemis fidèles.

Joseph Roth, *La Rébellion*

*Quand je l'ai vu pour la première fois, j'ai pensé :
J'aurais dû être comme est cet homme.*

Willem Frederik Hermans,
La Chambre noire de Damoclès

Prologue

Première partie
LA CHUTE

Deuxième partie
LA RÉUNION

Troisième partie
L'ESPOIR

Prologue

NOUS RETROUVONS TONY HANSSEN dans la touffeur caniculaire d'un été aux effluves malsains. Pas sur le continent en déclin où il a vu le jour, plus de quarante ans auparavant. C'est l'hiver là-bas, à présent, la neige mouillée et sale tombe dans les rues et des avis de désastre pleuvent sur tous les parlements et toutes les bourses. C'est à onze mille kilomètres de là que nous le rencontrons, dans la fente vulvaire qui se trouve sous le ventre tropical gonflé du Brésil, la plaie béante nommée Rio de la Plata, la Rivière d'Argent. Elle est vaste comme une mer, elle sent le pétrole et les tripes et elle est l'antichambre de l'océan Atlantique, un univers bleu roi qui ondule, plein de poches de gaz cachées, d'épaves de navires et de cadavres de baleines.

Sur chacune des rives du Rio de la Plata s'étend une capitale. Au nord Montevideo. Au sud Buenos Aires, une ville aussi grande qu'un État. C'est là, à San Telmo, l'un des plus vieux quartiers, fondé jadis par des réfugiés italiens et des esclaves noirs en fuite, qui devint ensuite le berceau du tango, du trafic d'armes et de la folie footballistique, que nous découvrons Tony Hanssen. Suant et ahanant au second étage d'une maison de

maître rénovée à la manière kitsch, une *casa de turistas*, il est en train de satisfaire les sens d'une matrone chinoise, sur la demande insistante de celle-ci, mais à contrecœur. Au-dessus de leur tête, un ventilateur dégingué bat de l'aile, climatiseur antique et charmant qui grince et gémit plus fort que le lit.

Malgré cela, Tony sue comme un bœuf. Et il n'est pas le seul, à en juger par le contact de la peau contre laquelle il cogne. Il éprouve du dégoût pour lui-même et de la pitié pour Mme Bo Xiang. Cependant il n'arrête pas de la besogner. Elle pourrait prendre cela pour une rebuffade. Méfiez-vous de la vengeance d'une femme mûre blessée. Tony doit une fortune à son mari. Il continue donc à coups de boutoir.

Il n'est pas encore deux heures de l'après-midi. À l'extérieur, les réverbères jettent à peine une ombre minuscule.

À HUIT MILLE KILOMÈTRES DE LÀ, un parfait homonyme de Tony Hanssen est lui aussi en train de suer, mais sans remuer. Il est tout seul au sommet d'une colline, dans un coin perdu du parc animalier privé où il a pénétré dans une voiture munie de fausses plaques d'immatriculation. Le parc s'appelle Krokodilspruit et il se targue depuis de longues années d'être la perle de Mpumalanga, une province orientale d'Afrique du Sud. Ici le soir s'annonce déjà. La chaleur diminue un peu, la verdure perd son éclat luisant, des hirondelles criardes apparaissent. Bientôt l'obscurité va tomber, totale et inéluctable comme la machette dans la nuque d'un springbok.

Tony Hanssen n'a pas choisi ce parc pour son appellation pittoresque, Krokodilspruit, le Bébé Crocodile, mais pour sa situation et l'abondance de sa faune. Le modeste aérodrome de Phalaborwa et la frontière du Mozambique sont tout proches, l'aéroport de Polokwane, plus important, n'est qu'à deux cents kilomètres et les autres moyens de fuite ne manquent pas. Il a dégotté le pick-up le plus rapide qu'il était possible de payer cash au marché noir de Johannesburg. Il n'y avait pas un choix extraordinaire. L'assortiment de BMW volées était bien plus grand. Outre qu'elles possédaient des sièges en cuir chics et engageants ainsi que des vitres teintées, la plupart d'entre elles étaient décapotables. Doublement périlleux. À Johannesburg il y a des carjacks et dans ce parc des lions malappris. Les carjacks vous explosent la cervelle sans autre forme de procès, les lions, eux, viennent d'abord faire un petit somme sur votre capote, puis ils l'éventrent à coups de griffes. Avant d'avoir le temps de dire ouf, vous êtes leur plat du jour. Il ne faut même pas être névrosé pour imaginer le scénario du pire, se disait Tony quotidiennement. De nos jours, paranoïa est un autre mot pour lucidité.

Au cours de son séjour précédent, à peine deux ans plus tôt – il était encore en compagnie de sa famille – sa femme et lui avaient lu dans un journal une horrible histoire d'éléphant mâle solitaire dans le Parc Kruger, tout près de là. Barrissant et agitant furieusement les oreilles, l'animal, en un simulacre d'attaque, avait foncé droit sur une voiture de sport. Le conducteur, pris de panique, s'était trompé de vitesse, marche avant au lieu de marche arrière. L'éléphant avait interprété cela comme une contre-attaque. Avec sa trompe, il avait arraché d'un coup la capote, puis il avait basculé le reste du véhicule

avec ses défenses et l'avait écrabouillé comme une boîte de biscuits jusqu'à extinction complète des hurlements sous ses pattes. Dans un encadré, le journaliste énumérait d'autres attaques mortelles récentes. La plus grande tueuse en série est la mère hippopotame, avertissait-il. Il vaut mieux ne pas aller se fourrer entre elle et son petit. Elle vous attaque à trente à l'heure, aussi agile qu'une jument malgré ses deux tonnes et demie. Elle vous piétine, vous réduit en bouillie, la tête d'abord, et puis s'en va tranquillement, de son pas chaloupé, retrouver sa progéniture.

Il y a déjà une heure que Tony se trouve là. La vue l'impressionne toujours autant. Une boule rouge orangé de proportions gigantesques, qui semble suspendue bas dans le ciel, fait vibrer de chaleur le paysage, comme dans une image de la Bible. Devant lui s'ouvre un portail d'entrée vers Nulle Part, entre deux parois rocheuses qui montent à des centaines de mètres et s'étirent sur des kilomètres. Une cicatrice majestueuse, un canyon qui n'a pas volé son nom : God's Own Window. La Vérandra du Tout-Puissant.

Plus près, au pied de sa colline d'observation, une mare attire l'œil, un abreuvoir entouré de quelques roseaux et de maigres bosquets empoussiérés. Au bord de l'eau, des échassiers picorent de la vermine. La petite brise du soir fait frissonner la surface. Ou alors c'est l'effet des gueules dentées invisibles qui rôdent juste sous l'eau. Dans ce pays on n'est jamais sûr de rien, l'Afrique reste l'Afrique, surtout pour un Européen. Tony jette encore un coup d'œil circulaire et saisit le fusil qu'il n'a jamais encore utilisé. Son 4x4 est derrière lui, tel un véhicule blindé.

C'est la première fois qu'il va tirer depuis son service militaire. Il craint la détonation juste à côté de son oreille, mais il appréhende encore plus l'écho. Combien de minutes lui restera-t-il quand la dernière résonance s'éteindra dans la Véranda de Dieu ? À quelle vitesse atteindra-t-il l'ouverture qu'il a faite ce matin en cisailant la clôture et qu'il a camouflée provisoirement ? Il se trouve loin de tous les itinéraires fréquentés par les touristes chasseurs d'images. Son iPhone doit lui servir de boussole.

Il essuie les lentilles de sa lunette avec un coin de mouchoir humide. Les moustiques zonzonnent autour de ses tempes. Le ciel se colore de rouge de plus en plus profond, comme si quelqu'un s'était ouvert les veines du poignet dans un baquet d'eau chaude.

LE TONY DU KROKODILSPRUIT est un peu plus jeune que le Tony de San Telmo. Moins large d'épaules et aussi plus étroit de hanches. Ses cheveux sont plus clairs et ont tendance à onduler, ses lèvres sont un peu plus pleines et son visage a en permanence une expression dépitée, quasiment douloureuse. Mais ils sont de taille comparable et leurs yeux sont du même brun indistinct. Il existe des frères qui se ressemblent moins qu'eux.

Peut-être même qu'on pourrait trouver quelque part un troisième et un quatrième homonyme du même âge environ. Hanssen est un patronyme courant dans leur pays d'origine et pas mal d'hommes de leur génération se nomment Tony. Peut-être que ce troisième et ce qua-

trième présentent également une certaine ressemblance physique. Mais il n'existera jamais entre eux un lien comme entre ces deux-là. Le premier se désespère, le second vise en grinçant des dents, et aucun des deux ne sait que l'autre existe. Ils soupçonnent encore moins que dans quelques jours à peine les chemins de leurs vies vont se croiser, sur un troisième continent. Le berceau de l'avenir.

Mais nous n'en sommes pas encore là. Pour le moment, les fourmis africaines tracent encore leur chemin sur les chaussures de safari poussiéreuses de Tony. Et pour le moment, en Amérique du Sud, les ressorts du matelas de Tony grincent encore doucement en cadence comme des rats torturés.

DU MÊME AUTEUR

AUX ÉDITIONS DE LA DIFFÉRENCE

La Langue de ma mère, trad. par Alain van Crugten, 2011 ;
coll. « Minos », 2015.

Forteresse Europe, trad. par Alain van Crugten, 2012.

Les Boîtes en carton, trad. par Alain van Crugten, 2013.

Tombé du ciel, trad. par Alain van Crugten, 2013.

Troisièmes nocces, trad. par Alain van Crugten, 2014.

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

Célibat, trad. par Danielle Losman, Carnières (Belgique),
Éd. Lansman, 1996.

Méphisto for ever, trad. et adapt. par Alain van Crugten, Anvers,
éd. SA Lanoye-Toneelhuis, 2007.

Atropa – La vengeance de la paix, trad. et adapt. par Alain van
Crugten, Anvers, éd. SA Lanoye-Toneelhuis, 2008.

Sang et Roses – Le Chant de Jeanne et Gilles, suivi de *Mamma
Medea*, trad. par Alain Van Crugten, Arles, Actes Sud, 2011.

Couverture : Jean Mineraud.

Titre original : *Gelukkige slaven*.

© Tom Lanoye.

© SNELA La Différence, 30 rue Ramponeau, 75020 Paris, 2015,
pour la traduction en langue française.